

Édito

Auréole républicaine

La République française, prétendument laïque, a gardé bien des traits du catholicisme et, parmi eux, cet usage de la panthéonisation, dont la similitude avec la canonisation est évidente. Cette fois, c'est la mémoire de l'historien Marc Bloch qui est portée, non sur les autels, mais dans la crypte du Panthéon. Pour assurer la légitimité du processus, une commission historique statue sur la trajectoire et les vertus républicaines de l'impétrant, afin que la patrie distingue un homme – parfois une femme – en tous points remarquable et exemplaire. Les Grands Hommes et Femmes de la nation sont érigés en modèle comme le sont les saints de nos calendriers, à l'issue d'une enquête qui n'a rien à envier aux procès des causes en canonisation. Nulle ironie dans mon propos ; la République a besoin de ces grands rites afin d'assurer la cohésion de la nation. Ce besoin d'exemples, de héros, est commun à tous les groupes humains et, soyons justes, mieux vaut honorer un homme de la trempe de Marc Bloch que de suivre n'importe quel influenceur ou influenceuse sur les réseaux sociaux. L'homme a manifesté tout au long de sa vie une rectitude dans ses engagements intellectuels et moraux qui force l'admiration. Engagé dans la Résistance, exécuté le 16 juin 1944, il tombe sous les balles allemandes après avoir été torturé et sans avoir parlé. Mais, au-delà de sa mort héroïque, on ne cesse d'être impressionné par la lucidité de l'intellectuel, l'acuité de son analyse. Son *Étrange Défaite* est une tentative de comprendre, quasiment dans l'instant, ce qui, en 1940, en si peu de jours, a non seulement fait tomber la France dans les mains de l'ennemi mais aussi abattu la structure de l'État, emportant, à de rares exceptions près, toute résistance morale face à l'abjection de la collaboration. C'est sans doute ce livre qui, aujourd'hui, donne à Marc Bloch son actualité, comme si nous étions au bord, de nouveau, de nous laisser aller à quelque honteuse défaite... Alors qu'il se murmure que le pape Léon XIV irait à Metz sur la tombe de Robert Schuman, l'un des pères de l'Europe et déjà « vénérable », on se prend à songer que Pierre Chaillet, jésuite et fondateur de TC, que l'Église ne canonisera pas pour cause d'un engagement « trop politique », aurait toute sa place sous la coupole de Soufflot.

CHRISTINE PEDOTTI

Iran : une guerre pour quoi ?

Les négociations entre les États-Unis et l'Iran ont connu des à-coups en Suisse, après la signature d'un protocole d'accord qui met un terme au conflit et permet d'en espérer la résolution d'ici soixante jours. Mais les exigences de l'Iran rendent la partie extrêmement difficile à jouer.

En fin de compte, est-il ouvert ou fermé ? On parle ici bien sûr du détroit d'Ormuz, au cœur de ce début de négociations. Ouvert... pour l'instant. Les deux parties se sont entendues pour établir une « ligne de communication spéciale » afin d'éviter une escalade dans le détroit pendant les négociations. C'est bien l'importance de ce point névralgique pour l'économie et le commerce de son pays – et donc pour son électorat – qui a incité Donald Trump à signer. Mais le président américain n'a peut-être pas suffisamment mesuré la condition qu'y met l'Iran – répétée à l'envi dans le premier article de l'accord –, celle d'un cessez-le-feu au Liban. L'Iran possède donc maintenant un levier de pression tout à fait inédit : si les tirs reprennent au Sud-Liban, le détroit se referme – ou reste fermé. Ce premier article donne la mesure de la débandade américaine : faut-il rappeler qu'avant la guerre la circulation était libre dans ce bras de mer ? S'ajoute à cela le fait qu'aucun des deux pays concernés, Israël et le Liban, n'est partie prenante et n'a négocié quoi que ce soit. Sans faire partie de l'accord, Israël a dit oui à un cessez-le-feu au Liban mais y met des bémols : la capacité de répliquer en cas d'attaque et le maintien de ses troupes dans les zones qu'elles occupent déjà dans le pays, alors que la Finul – les Casques bleus de l'Onu – doit s'en retirer en décembre prochain après près de cinquante ans de présence sur la frontière israélo-libanaise. Le texte ne comporte rien non plus sur les capacités nucléaires iraniennes. En pratique, tout reste à discuter dans les deux mois à venir et, selon les observateurs, les perspectives sont assez peu encourageantes. Il y a fort à parier que les résultats ne dépassent pas ceux de l'accord de 2015, conclu notamment par Barack Obama et que Donald Trump a déchiré en arrivant au pouvoir. Sans parler de la récupération de la matière nucléaire que possède Téhéran, espérée par les États-Unis, et qui s'avère improbable. Rien encore sur le programme balistique et les « proxys » de Téhéran, le Hezbollah libanais et les Houthis yéménites, qui restent donc en embuscade. Le bilan de la guerre est lourd : au moins 3 400 Iraniens ont perdu la vie, des milliers ont été

blessés. En marge des bombardements sur les emprises de fabrication nucléaire, des infrastructures vitales (approvisionnements en eau, voies de communication, écoles) ont été pulvérisées. Le régime autoritaire des mollahs, même s'il a subi des pertes sévères, n'est pas tombé. C'était un des buts de l'ouverture de ce conflit, mais, devant cet échec, Donald Trump a prétendu que c'était à la population de se soulever pour y parvenir. Mais comment les Iraniens l'auraient-ils pu, écrasés à la fois par les bombes américaines et par une répression féroce – Amnesty International avance le chiffre de trente-six exécutions depuis le début du conflit ?

En parallèle, on voit aujourd'hui grandir en Iran un sentiment anti-américain fondé sur le constat que Donald Trump ne cherchait que son intérêt en engageant ce conflit et que « libérer le peuple iranien » n'en était qu'un éventuel corollaire. Le plan global évoqué pour la reconstruction de l'Iran, d'un coût estimé à au moins 300 milliards de dollars, réactive même les craintes d'une nouvelle ambition trumpienne de « Riviera » au Moyen-Orient.

La délégation iranienne en Suisse est maintenant rentrée à Téhéran, après dix-huit heures de négociations et en laissant les « discussions techniques » se poursuivre avec la médiation du Pakistan et du Qatar. Elles sont prévues pour une durée de soixante jours, « prorogeables » toutefois d'un commun accord, ce qui laisse planer le risque non négligeable de négociations interminables, comme l'ont été les précédentes avec l'Iran.

Mais cela représente un relatif soulagement, car le processus aurait pu être mort-né, les Iraniens ayant menacé de quitter les discussions après que Donald Trump, dont le sens de la diplomatie continue de faire frémir, a posté : « *L'Iran doit immédiatement faire cesser les agissements de ses PROXYS très bien payés au Liban. S'il ne le fait pas, nous frapperons à nouveau l'Iran très fort, comme nous l'avons fait la semaine dernière, mais plus fort encore !!!* »

Jusqu'à présent, la diplomatie de la paix par la force n'a pourtant pas semblé porter ses fruits.

ISABELLE SOUQUET

Un nouveau schisme avec les lefebvristes ?

Jamais les rapports entre les traditionalistes héritiers de Mgr Lefebvre et le Vatican n'ont atteint un tel point de non-retour. Avec un sens tout particulier de l'obéissance, que pourtant ils révèrent, les lefebvristes s'appêtent à ordonner des évêques. En dépit de la menace d'excommunication brandie par Rome...

Aux alentours d'Écône, dans les montagnes du Valais suisse, il devient difficile de trouver une chambre d'hôtel disponible à la fin de juin et au tout début de juillet. En effet, ces jours-là, la planète catholique intégriste va converger massivement vers le lieu où est implanté depuis les années 1970 le premier séminaire de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X (FSSPX), le groupe catholique dissident fondé par Marcel Lefebvre, qui conteste radicalement les réformes du concile Vatican II. C'est là que le 1^{er} juillet, pour la deuxième fois de son histoire, la FSSPX ordonnera quatre évêques, deux Français, un Américain et un Suisse, malgré les mises en garde fermes de Rome.

Procéder à des «sacres» d'évêques, selon les termes en usage chez les catholiques intégristes, sans l'aval du pape – ce qui est le cas –, provoque une excommunication *latae sententiae*, c'est-à-dire automatique. La semaine dernière, à la sortie de Castel Gandolfo, Léon XIV a déclaré qu'il envisageait de «lancer un autre appel» pour maintenir la «communion de l'Église». Mais visiblement, le pape ne se fait guère d'illusion. «C'est leur choix», a-t-il commenté, ajoutant : «Ils refusent d'accepter des éléments fondamentaux de l'Église, à commencer par plusieurs points de Vatican II.» Tout en regrettant l'intransigeance des lefebvristes, il a insisté sur le fait qu'il fallait «aller de l'avant».

S'exprimant pour la première fois sur ce dossier, le pontife américain affiche clairement sa fermeté. Malgré les demandes de la FSSPX, il a constamment refusé de recevoir ses dirigeants, les contraignant à discuter avec le cardinal Victor Fernández, le préfet du dicastère pour la Doctrine de la foi, l'une de leurs bêtes noires car il était très proche de François. Cette crise entre Rome et la FSSPX a démarré le 2 février, lorsque son supérieur général, Davide Pagliarani, a annoncé son intention de procéder à l'ordination de quatre nouveaux évêques. C'est une opération de survie pour les catholiques intégristes. Sur les quatre évêques ordonnés par Marcel Lefebvre en 1988 – qui avaient entraîné des excommunications –, seuls deux sont encore vivants, Bernard Fellay (68 ans) et Alfonso de Galarreta (69 ans). Après une réunion à Rome le 13 février, la FSSPX a refusé de reprendre les discussions qui avaient eu lieu entre 2009 et 2012. Le 13 mai, le cardinal Fernández a rappelé, dans un communiqué, que l'ordination de nouveaux évêques serait considérée par Rome comme un acte schismatique.

De son côté, la FSSPX se montre de plus en plus intransigeante, refusant la main tendue de Rome. «L'enjeu, c'est la foi catholique», répète l'abbé Davide Pagliarani. Aux griefs déjà connus, comme l'œcuménisme, la liturgie conciliaire ou encore la liberté religieuse, la FSSPX a ajouté la

question du statut de la Vierge Marie et aussi l'ouverture de la pastorale à l'égard des couples homosexuels. Dans une note doctrinale publiée à l'automne 2025, le cardinal Victor Fernández avait remis les pendules à l'heure en ce qui concerne le titre de corédemptrice que certains milieux catholiques conservateurs souhaiteraient attribuer à la mère du Christ. Rome a prononcé un non franc ; ce qui fâche grandement la FSSPX. Malgré sa rupture avec Rome, le groupe dissident de Marcel Lefebvre a connu une réelle croissance depuis quarante ans. Il revendique 733 prêtres, dont un peu plus d'un tiers en France. La FSSPX a également conservé un certain attrait parmi les jeunes, qui assistent assez nombreux à ses messes. En réalité, les lefebvristes ont créé un réseau efficace d'écoles hors contrat, dont une soixantaine en France, dont l'objet est la promotion d'une sorte de contre-culture.

La crise qui se joue actuellement entre Rome et la FSSPX est suivie avec beaucoup d'attention dans les milieux traditionalistes. De fait, les deux dossiers sont liés. Depuis l'élection de Léon XIV, ces derniers espèrent que le nouveau pape reviendra sur le *motu proprio* de François intitulé *Traditionis custodes*, qui a mis sous stricte surveillance la célébration de la messe tridentine. Plus formel que son prédécesseur, Léon XIV, arborant, contrairement à François, la mozette rouge dès le soir de son élection, a jusqu'à présent la confiance des milieux traditionalistes. Le pontife américain n'a toujours pas pris de décision concernant *Traditionis custodes* ; dans son pontificat, la question de la liturgie ne semble pas prioritaire. Malgré tout, le pape pourrait être tenté de libéraliser la messe en latin pour que des fidèles de la FSSPX rallient l'Église catholique après les excommunications qui vont suivre l'ordination illicite des quatre évêques à Écône.

BERNADETTE SAUVAGET

Vente aux enchères

Ukraine : une vente pour financer des projets humanitaires

Le 2 juillet, la maison Daguerre et l'Hôtel Drouot se joignent au Comité d'aide médicale Ukraine, association dans laquelle est investi notre journaliste Jacques Duplessy, pour une vente aux enchères caritative en faveur de l'Ukraine. Les deux institutions emblématiques, qui ont tenu à s'engager aux côtés de l'association, accueilleront cet événement ouvert à tous et également accessible en ligne. Grâce au soutien de particuliers, d'entreprises et d'artistes, comme Plantu, Chimay ou Philippe Starck, plus de cent lots d'exception seront proposés.

Alors que l'Ukraine traverse une crise humanitaire sans précédent et que la mobilisation s'essouffle, les fonds récoltés financeront les programmes humanitaires de l'association : envoi d'aide d'urgence, cliniques mobiles, achats de générateurs, équithérapie... Vous retrouverez

l'histoire formidable de cette opération, qui dure depuis maintenant plus de quatre années, dans le supplément de TC à paraître en juillet.

«C'est une aventure incroyable», se réjouit Jacques Duplessy. Nous avons recueilli 126 lots, tous offerts par des artistes, des photographes, des galeries, des



maisons de luxe et des vigneron. Daguerre et Drouot nous soutiennent gracieusement, donc 100 % du produit de la vente sera versé à l'association.»

Parmi les pièces proposées figurent une toile d'Ivan Marchuk, peintre ukrainien classé parmi

les cent génies vivants par *The Daily Telegraph*, qui a exceptionnellement accepté de confier une œuvre du cycle «New Expressions» (2024), ainsi qu'une photographie d'Éric Bouvet, lauréat de cinq World Press Photo Awards, du Frontline Club Award et de deux Visa d'or News, représentant le portrait poignant d'une petite fille fuyant les bombardements russes à la gare de Kiev en février 2022.

Comment participer ?

À l'Hôtel Drouot (Paris 9^e) – où les lots sont visibles la veille et le jour même – le jeudi 2 juillet à partir de 19 heures, par Internet ou encore par téléphone.

Plus d'info sur www.cam-ukraine.org

Le catalogue officiel de la vente est disponible à l'adresse www.daguerre.fr/prochaines-ventes

Bienvenue dans l'utopie ?

Dans *Bienvenue en 2055, dans un monde neutre en carbone* (Seuil), la géographe Magali Reghezza-Zitt propose une plongée dans un monde qui aurait réussi à diminuer drastiquement ses émissions de gaz à effet de serre, sans occulter les difficultés d'un futur bien trop réchauffé. Entretien avec l'autrice, ex-membre du Haut Conseil pour le climat, à l'heure où le thermomètre atteint des sommets.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ce livre, alors que vous avez expliqué dans une interview ne pas avoir réussi à le faire la première fois que vous avez essayé ?

J'ai beaucoup travaillé sur les inondations par le passé et j'ai vu à quel point poser un diagnostic ne suffit pas. Et aussi qu'il est très efficace de se projeter, de rendre concret ce dont on veut parler par des images et par des mots. Je l'avais fait notamment sur les crues de la Seine, où nous avions montré ce qui pouvait se passer concrètement en cas de montée des eaux. Pour ce livre, je ne voulais pas me limiter à décrire les conséquences du changement climatique, car cela aurait voulu dire rester dans l'idée qu'il faut s'adapter à ces conséquences et non à celles de la décarbonation. Cela a été difficile au départ, car aujourd'hui il n'y a personne qui ait vécu dans un monde décarboné ! Il a aussi fallu trouver une ligne de crête : ne pas décrire quelque chose de trop utopiste et montrer le vertige de ce qu'il se passerait si nous n'atteignons pas la neutralité carbone. Cela a été compliqué à tenir, car plus j'esquissais ce monde possible, plus je voyais en contrepoint ce qu'il se produirait en l'absence d'actions fortes... et plus la colère montait.

Nous manquons de récits de ce type qui permettraient de davantage motiver ?

Souvent, quand on parle des solutions d'adaptation et de décarbonation, parce que cela va ensemble, on décrit des choses très générales, souvent à l'échelle d'une ville ou d'un pays. Faire l'exercice de se demander ce qu'il se passerait dans son quotidien est plus compliqué. C'est ce que j'ai essayé de faire.

Avec ce livre, je voulais toucher un public varié, ne pas parler qu'à des convaincus. C'est également une adresse aux politiques et aux décideurs économiques pour leur montrer que le vrai sujet est de se mettre d'accord sur un projet de société. Je voulais donner à chacun la possibilité de partir d'éléments factuels pour se les approprier et pour faire des choix.

Le monde que vous décrivez est aussi le passage d'une société de surconsommation à une société où l'on cherche à répondre à des besoins. N'est-ce pas le plus dur à imaginer aujourd'hui ?

Avec ce bémol que, malheureusement, la majorité de nos concitoyens ne peuvent plus se permettre cette surconsommation. Le problème aujourd'hui est plutôt : « Comment est-ce que j'arrive à boucler mes fins de mois, à satisfaire mes besoins essentiels ? » Il y a une dissonance cognitive entre le mode de vie des élites intellectuelles, politiques et économiques et une partie des ménages, des entreprises, sur lesquels pèsent de plus en plus les conséquences directes ou indirectes du réchauffement climatique.

Je crois qu'on n'a pas vu à quel point le passage des +1 °C de réchauffement a été une bascule. Auparavant, les catastrophes se passaient ailleurs. Maintenant, c'est aussi chez nous. Même si des catégories privilégiées ne se sentent pas encore concernées, car leurs membres ont toujours la liberté de décider quoi faire face à ces événements extrêmes. Quand il fait chaud, ils peuvent se rendre dans des résidences secondaires plus fraîches, consommer les produits qu'ils souhaitent malgré l'augmentation des prix, etc. Et je crois qu'on sous-estime beaucoup la colère et la déception qui naît de tout cela. Quand je fais des interventions aujourd'hui, je vois beaucoup plus de colère que d'anxiété.

Mais, effectivement, nous n'avons jamais vécu dans un monde décarboné et toute notre prospérité est basée sur la combustion d'énergies fossiles. Il est donc difficile d'imaginer s'en passer ; jusqu'aux emballages ou aux vêtements qui contiennent beaucoup de plastique, ce qui est encore peu connu. Comprendre que cela ne va pas être simple mais qu'il y a des solutions est un déclic important.

Qu'est-ce qui vous donne le plus envie dans ce monde que vous décrivez dans ce livre ?

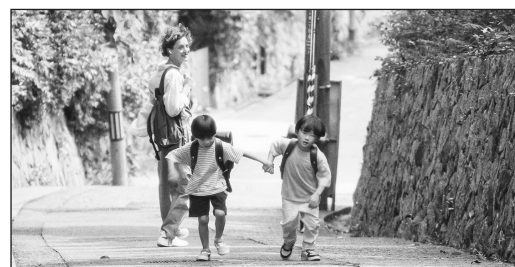
Ce monde du futur doit préserver l'essentiel, la possibilité de continuer à débattre en démocratie, de continuer à lutter contre les inégalités... Là, pour le coup, c'est un acte de foi dans la nature humaine ; il s'agit de montrer que l'humanisme est encore possible dans un monde réchauffé et qu'il est sans doute la meilleure option qu'on ait.

*Propos recueillis par
MARTIN DELACOUX.*

Fondé en 1941 dans la clandestinité par Pierre Chaillet (s.j.), *Témoignage chrétien* est édité par Les Cahiers du Témoignage chrétien, 5, rue de la Harpe – 75005 Paris ; 0783378085 ; redac@temoignagechretien.fr. Directrice de la publication et de la rédaction : Christine Pedotti. Rédacteur en chef : Anthony Favier. Secrétariat de rédaction et réalisation : Pascal Tilche. Ont collaboré à ce numéro : Martin Delacoux, Maud Le Rest, Michel Narcy, Bertrand Rivière, Bernadette Sauvaget, Isabelle Souquet. Diffusion, abonnements : Service Abonnement Témoignage chrétien c/o Opper Services, CS60003 – 31242 L'Union cedex ; 0783378085 ; abonnement@temoignagechretien.fr. Vente au numéro/VPC : Témoignage chrétien, 5, rue de la Harpe – 75005 Paris ; 0783378085 ; contacttc@temoignagechretien.fr. Conception graphique : Françoise Perchenet. Imprimerie : Corlet Imprimeur, Condé-sur-Noireau (France). N°ISSN : 0244-1462. N°CPPAP : 1029 C 82904.

Mirage à Yakushima

Corry, Française d'une quarantaine d'années, s'est installée au Japon afin d'assurer la direction d'un service pédiatrique de transplantation cardiaque. Au quotidien, elle s'acharne à sensibiliser les locaux à l'importance du don d'organes, car l'Archipel est l'un des pays riches les plus réfractaires à cette pratique, jugée honteuse. De nombreux mineurs, parfois très jeunes, y attendent un don et survivent quelques années dans les couloirs de l'hôpital, avant, souvent, de décéder dans l'indifférence générale. Sur place, Corry rencontre aussi l'amour en la personne de Jin, un homme d'une trentaine d'années. Avec lui, elle découvre la passion. Mais il est difficile pour la Française, qui croule sous le travail, les responsabilités et une immense culpabilité, de maintenir son couple à flot. Aussi Jin, d'abord très enthousiaste, se montre-t-il progressivement plus réservé, secret, immature. Tandis qu'à l'hôpital des enfants continuent de décéder, faute de donneurs. Corry tient bon toutefois, et continue coûte que coûte de faire le maximum pour la survie de ses jeunes patients.



© Cinéfrance Studios - Kinnie Inc.

Une fois de plus, la réalisatrice japonaise Naomi Kawase (*Les Délices de Tokyo*) choisit d'éclairer un parcours individuel singulier afin de livrer une vision plus large et globale de la société nippone. Ici, c'est à travers les yeux d'une quadra française que la cinéaste dissèque certaines aberrations du système de santé du pays, ultraconservateur. La comédienne luxembourgeoise Vicky Krieps (*Love Me Tender*), qui prête ses traits doux et mélancoliques au personnage de Corry, habite ce rôle difficile avec l'élégante discrétion qui fait sa marque de fabrique. Elle rend ainsi intelligible un film qui traite de sujets pourtant complexes et émotionnellement chargés, parmi lesquels le tabou du don d'organes au Japon, le deuil d'un enfant, la douleur de la solitude, la quête de sens et la disparition inexpliquée.

Ici, tout se passe en un éclair : une vie, une relation amoureuse, le souvenir d'un autre pays. Était-ce un rêve ? C'est la question que semble se poser Corry lorsqu'elle repense à sa naissance, à son père, à Paris, à Jin, aux enfants qu'elle a appris à connaître, aimés et vu mourir. On pleure, beaucoup, à grandes eaux, mais jamais en vain et toujours sincèrement : Naomi Kawase manie les sentiments avec une adresse impressionnante et livre un film éminemment politique.

MAUD LE REST

L'Illusion de Yakushima, de Naomi Kawase, 1 h 52, en salle.

Nous, c'est toujours non !

Quand le « non » de Simone Weil passait par *Témoignage chrétien*

Un des titres que fit valoir la philosophe Simone Weil pour obtenir d'être appelée à Londres fut "l'importante responsabilité" qu'elle avait eue à Marseille dans la diffusion des *Cahiers du témoignage chrétien* (qualifiés par le *New York Times*, rappelait-elle à son correspondant, de "*plus importante publication clandestine en France*").

De fait, pendant les six derniers mois de son séjour à Marseille, Simone Weil fut chargée de la diffusion de trois numéros de ces *Cahiers*, environ trois cents exemplaires à chaque fois, tout en servant de boîte aux lettres pour la responsable locale du réseau. [...] C'est sa participation à cette résistance-là qui lui a servi de sauf-conduit pour passer d'Amérique en Angleterre : Maurice Schumann, à qui elle avait signalé ses états de service, en parla à André Philip, qui, dans l'organigramme londonien de la "France combattante", occupait le poste de commissaire à l'Intérieur. Chrétien convaincu – de confession protestante –, Philip

était aussi un militant socialiste de longue date. Avant de rejoindre Londres en 1942, il avait été actif dans le réseau de résistance Libération-Sud, dont le foyer principal était Lyon : il connaissait donc très bien la résistance lyonnaise et ses différents groupes, y compris évidemment les jésuites animateurs des *Cahiers du témoignage chrétien*.

En d'autres termes, la Résistance que connut Simone Weil et à laquelle elle prêta son concours fut une résistance spirituelle, dont l'enjeu immédiat était de lutter idéologiquement, et au nom du christianisme, contre l'influence de l'idéologie nazie. En témoignent les titres des trois numéros qu'elle eut à diffuser : *Notre combat* (numéro 2-3), *Les racistes peints par eux-mêmes* (numéro 4-5) et *Antisémites* (numéro 6-7). Ce n'est pas tant l'absence de lien direct avec la résistance militaire que je veux souligner, mais le fait que Simone Weil, qui n'avait auparavant que peu fréquenté les milieux catholiques, s'est trouvée de cette façon en contact avec des gens pour qui la religion n'était précisé-

ment pas affaire privée, puisque c'est elle, ou les valeurs qu'ils tenaient d'elle, qu'ils opposaient sur la place publique – pour autant que cela pouvait se faire étant donné les circonstances, c'est-à-dire clandestinement – à l'idéologie de l'occupant.

Nombreux furent en effet les résistants qui entendirent lutter, non seulement contre l'occupation allemande par patriotisme, mais encore contre l'idéologie nazie en tant que destructrice des valeurs chrétiennes ; qui s'engagèrent, donc, comme "Français et comme catholiques" – ou protestants : en tout cas comme chrétiens. La lutte contre l'influence idéologique du nazisme fut même le motif principal des réseaux qui s'organisèrent en zone libre, puisque l'adversaire n'y était pas l'occupant mais l'influence qu'il exerçait sur le régime de Vichy. »

D'après MICHEL NARCY, « L'Enracinement de Simone Weil, entre témoignage chrétien et religion civile », in Tumultes 2016/1 n° 46.

BIBLE

Lecture du 5 juillet 2026 (14^e dimanche du temps ordinaire)

Évangile de Matthieu 11, 25-30

En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. »

Aimer et être aimé

On peut contester Jésus de bien des manières, mais s'il est un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est qu'il fut un sage – « *Ils étaient frappés d'étonnement et disaient "d'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ?"* » (Mt 13, 54) – et cette reconnaissance perdure car son enseignement est empreint d'une immense bonté, très « zen », qui trouve un écho dans les préoccupations de notre époque. On ne peut pas plus contester que Jésus fût savant.

À 12 ans, « *assis au milieu des docteurs de la loi : il les écoutait et leur posait des questions, et tous ceux qui l'entendaient s'éxtasiaient sur son intelligence et sur ses réponses* » (Lc 2, 46-47). Jésus est donc « *sage et savant* » et, sauf à être de mauvaise foi, ce qui serait tout de même un comble, il le sait. Voici donc Jésus remerciant le Seigneur de lui avoir caché ce que le Père a révélé aux tout-petits. Or, cette révélation, c'est que « *personne ne va au Père sans passer par moi* » (Jn 14, 6). Ainsi, Jésus remercie son Père de lui avoir caché que le salut de l'humanité passe par lui-même.

On comprend donc que le salut est tout, sauf affaire de magie ! Le fils ne naît pas avec la connaissance de sa mission, il n'est pas un super-héros capable de foudroyer le mal. C'est un homme qui se cherche – « *Là où il passait, il faisait le bien* » (Ac 10, 38) – et qui se trouve dans le regard d'autrui, dans l'émerveillement de voir ses semblables le reconnaître. Sa mission devient alors de plus en plus angoissante – « *et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient sur la terre* » (Lc 22, 44). Car la vie d'un être humain, sur terre, c'est heureusement un long cheminement, mais malheureusement une impasse qui se heurte au mur de la mort. C'est un véritable « *joug* » que nul ne peut porter seul, pas plus Jésus que nous.

Mais le Fils n'est pas seul, même si ses amis l'abandonnent, même si ses compatriotes le condamnent. Le Fils a le Père comme horizon de sens, une connaissance réciproque qui fait place à une indéfectible confiance en l'amour. Et cet être humain, trouvant dans sa relation aux autres

êtres humains l'image du Père – la révélation qu'il a donnée aux tout-petits – arrive à faire de son joug un fardeau léger. Certes, notre finitude est un poids qui surdétermine notre vie, mais, à l'image de Jésus, il est possible, non pas d'en nier la charge, mais de trouver dans la relation à autrui un émerveillement et un appui incomparables. Il nous est possible de faire nôtre une prière comme celle de Jésus : « *Père, je te remercie de m'avoir donné une vie qui trouve sens dans l'amour des autres, je te remercie de m'avoir caché cela pour me le faire découvrir dans mes rencontres au quotidien, jusqu'à me reconnaître sage et savant, et toujours en chemin pour Te reconnaître dans le visage des aimés.* »

S'il est bien un repos de l'âme, c'est d'aimer et d'être aimé. Quand on voit l'état de notre monde, quand on est informé de comportements qui donnent la nausée, le désespoir nous guette, car comment aimer ces êtres qui sèment le mal de manière industrielle ? La force de l'Évangile, c'est de ne pas chercher seul à résoudre le mystère du mal, mais de le faire accompagné.

La Révélation tient dans ce paradoxe que Dieu tout-puissant accepte de vivre comme nous et de se reconnaître dans ses créatures. Désormais, nous ne sommes plus jamais seuls, et quand un légitime désespoir nous étreint au point de dire, comme Jésus, « *Mon âme est triste à mourir* » (Mc 14, 34), nous pouvons nous redire que nous sommes sages et savants, et qu'il nous faut chercher la Révélation ailleurs qu'en nous-même, chez nos semblables – le semblable, celui qui n'est ni un clone, ni un autre radicalement différent, mais un être qui partage notre commune humanité. « *Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance.* » Le Père bienveillant nous donne un semblable inouï, Dieu lui-même fait homme.

BERTRAND RIVIÈRE